

IX

HISTOIRE NATURELLE.

I

Les insectes perforateurs des métaux.

Le maréchal Vaillant a présenté à l'Académie des sciences des paquets de cartouches dont les balles avaient été percées de part en part par des insectes, pendant le séjour de nos troupes en Crimée. Quelques-uns de ces insectes étaient encore renfermés dans la galerie qu'ils s'étaient creusée au sein du métal. Le vénérable et savant M. Duméril a été chargé par l'Académie de prendre connaissance de ces pièces, et il a composé sur ce sujet une note très-instructive.

L'insecte auteur de ces perforations singulières appartient à l'ordre des hyménoptères et à la famille créée et désignée, il y a plus de cinquante ans, par M. Duméril, sous le nom de *Uropristes*, c'est-à-dire insectes ayant à la queue un prolongement muni d'une scie, faisant office de tarière. Celui dont il s'agit est un *urocère*; probablement celui que les entomologistes désignent sous le nom d'*urocère jouvenceau* (*U. juvenus*). Selon M. Duméril, cet insecte ne produit la perforation du plomb que pour s'y frayer un passage et nullement pour se nourrir de la substance métallique; c'est donc à l'état d'insecte parfait et non à celui de larve qu'il accomplit ce travail extraordinaire.

A cette occasion, M. Duméril a rappelé plusieurs faits analogues que l'on trouve consignés dans les ouvrages d'entomologie.

En 1833, Audouin présenta à la Société entomologique de France une plaque de plomb provenant de la toiture d'un bâtiment, sur laquelle ce naturaliste supposait que des larves de Callidies avaient pratiqué des sinuosités profondes pour s'y loger comme dans le bois. On avait vu antérieurement, à la Rochelle, des parties entières de couvertures de plomb, non-seulement rongées, mais percées de part en part par des larves de Bostriches.

En 1844, M. Desmarest fit connaître des faits d'érosion et de perforation de lames de plomb opérées par une espèce de Bostriche (*B. capucina*) et par des Callidies.

En 1843, M. Du Boys présenta à la Société d'agriculture de Limoges des clichés typographiques, alliage très-dur, comme on le sait, formé d'antimoine et de plomb, qui avaient été percés et criblés de trous par deux Bostriches. Les trous étaient de 4 millimètres de diamètre sur 14 de profondeur. Les clichés reçurent ces perforations bien qu'ils se trouvassent enveloppés de plusieurs doubles de papier et de carton. Comme ils servirent à l'impression de l'ouvrage des *Fastes militaires de la France*, on peut dire que nos braves reçurent ainsi d'un vil insecte plus de blessures que ne leur en avaient causé les ennemis.

Pour constater que ces insectes ont, en effet, la propriété de perforer les métaux, comme d'autres perforent et traversent les matières ligneuses, l'entomologiste de Limoges fit l'expérience suivante. Il plaça dans un creuset de plomb, à parois minces, un individu vivant de la *Lecture couleur de feu* de Geoffroy (*Callidium sanguineum*), coléoptère qui se trouve si communément l'hiver dans nos appartements, parce que sa larve se développe en grand nombre dans les bois destinés à nos foyers. Au-dessus de ce creuset, on en emboîta un autre contenant aussi un in-

dividu semblable, qu'on enferma et recouvrit par un troisième creuset. Quelques jours après, on sépara les creusets : celui du milieu avait été percé et on trouva réunis les deux *Callidios* : l'insecte inférieur avait fait un trou pour s'introduire dans le creuset intermédiaire.

M. Du Boys fit une expérience chimique qui permit de constater que l'insecte qui avait rongé cet alliage typographique ne l'avait pas fait servir à sa nourriture. On analysa le corps desséché de l'un des *Bostriches capucins*. Après l'avoir dissous par l'acide azotique, on le fit complètement brûler, et l'on ne put démontrer dans les cendres, traitées par l'acide azotique, la moindre trace de plomb.

Cette observation prouve bien que les insectes perforants ont seulement pour but de sortir des galeries dans lesquelles ils se trouvaient accidentellement déposés à l'état de larve, et que ce n'est qu'autant qu'ils ont subi leur complète transformation qu'ils cherchent à se mettre en liberté.

Lorsque M. Desmarets lut, en 1844, sa notice à la Société zoologique, M. le marquis de Brème, président de la séance, montra plusieurs cartouches de soldats au sein desquelles les balles avaient été perforées par des insectes dans une épaisseur de 4 ou 5 millimètres. Ces cartouches provenaient de l'arsenal de Turin : on les avait déposées dans des barils construits en bois de mélèze, dont les douves avaient été attaquées par des insectes, et l'on reconnut que c'était après avoir quitté le bois que ces animaux avaient rongé les enveloppes des cartouches et enfin les balles elles-mêmes. Au moment de l'ouverture du baril, on n'avait observé aucune trace des larves ni des insectes parfaits, de sorte qu'on n'avait pu constater que le fait de l'érosion des balles de plomb. On voit que cette dernière observation a le plus grand rapport avec celle que M. le maréchal Vaillant a communiquée à l'Académie des sciences.

Terminons par la description remarquable qu'a donnée Réaumur de l'organe perforant de la femelle, destiné à creuser le bois mort où elle dépose ses œufs.

« C'est un étui composé de deux pièces creusées en gouttière. Ces deux demi-fourreaux forment une gaine, au milieu de laquelle est la tarière roide et capable de résistance. Elle a de chaque côté sept ou huit dentelures, et chaque dent est taillée en demi-fer de flèche. Cette tarière porte, en outre, d'autres petites dents situées sous la face inférieure, toutes dirigées obliquement et régulièrement sur l'axe de la tarière, avec laquelle elle forme des chevrons symétriques. »

N'y a-t-il pas là le modèle d'une râpe ou d'une grosse lime admirablement entaillée ?

Voulez-vous voir maintenant la manière dont l'insecte s'en sert ? Écoutez Jurine, qui l'a surpris souvent dans son œuvre de destruction :

« Le ventre se redresse pour porter la tarière perpendiculairement et l'enfoncer dans le bois, en contractant alternativement les segments de l'abdomen de devant en arrière et en agissant sur l'aiguillon comme si des coups de marteau frappaient sur un coin. Cet instrument pénètre si profondément qu'il ne peut plus être retiré sans de grands efforts et quelquefois sans entraîner la déchirure des derniers anneaux de l'abdomen. »

Il est donc bien établi que certains insectes peuvent perforer les métaux. On sait que divers mollusques ont la propriété de percer et de creuser les pierres les plus dures, et la science a enregistré un certain nombre de cas de ce genre. Dans ces circonstances, l'animal, qui a été déposé à l'état de larve à l'intérieur d'une masse garnie à l'extérieur de métal ou de pierre, perce cette enveloppe pour obéir à l'instinct de sa vitalité ou de sa reproduction. C'est donc un cas différent de celui des nombreux insectes qui attaquent le bois et les matières ligneuses pour s'en nourrir.

2

Les congrès des botanistes à Montpellier. — La Société botanique de France. — Services rendus à la science par les excursions de la Société botanique. — Voyage de Montpellier. — Particularités de la flore de cette localité.

Le 8 juin 1857, s'est ouvert à Montpellier un *Congrès de botanistes*. Ce congrès n'était autre chose que la session extraordinaire que tient annuellement dans l'un de nos départements, la *Société botanique de France*. Fondée à Paris en 1854, par un petit nombre de savants et d'amateurs zélés, dans le but de réveiller le goût, alors un peu languissant, des études botaniques, cette société a promptement atteint le but qu'elle s'était proposé. Elle compte aujourd'hui près de 400 membres, et voit tous les jours s'accroître son importance. La plus utile sans nul doute des innovations que l'on doit à la *Société botanique de France*, c'est l'institution et la pratique d'excursions annuelles en un certain point du pays. En 1855, une première session extraordinaire, accompagnée d'excursions scientifiques, fut tenue à Paris même par cette société, à l'occasion de l'Exposition universelle. Sa deuxième session eut lieu en juillet 1856, à Clermont-Ferrand et au Mont-Dore. Cette année, le rendez-vous général des botanistes de France était donné à Montpellier.

On nous permettra de faire ressortir, à cette occasion, les services qui sont rendus à la science et aux savants par les excursions périodiques, dues à l'initiative et au zèle éclairé des membres de la Société botanique.

En premier lieu, ces voyages, accomplis par les naturalistes, facilitent pour eux l'étude de la végétation des pays qu'ils parcourent. Il n'est pas sans importance, pour le botaniste habitant les régions du Nord, de faire sur les lieux un examen attentif des productions des contrées éloi-

gnées, dont il n'a pu étudier les types que dans des collections sèches ou des herbiers. La présence d'hommes spéciaux, bien au courant des flores locales, et toujours prêts à donner des explications intéressantes et justes sur la végétation observée, est un élément des plus utiles pour l'instruction des botanistes visiteurs. Des jardins de botanique, des herbiers depuis longtemps préparés et entretenus, rendent leurs études fructueuses et commodes. C'est ainsi que, dans l'excursion qui a eu lieu à Montpellier, les savants voyageurs ont trouvé tout à la fois à leur disposition : le magnifique Jardin-des-Plantes, célèbre à tant de titres, et qui, créé sous Henri IV, est le plus ancien de la France; le jardin botanique de l'École de pharmacie, dirigé par M. Planchon; le Conservatoire botanique, où M. le docteur Touchy entretient et accroît chaque jour un herbier général de Montpellier, déjà très-considérable; la belle collection des plantes d'Égypte composant l'herbier de Delile, formé de la réunion des plantes recueillies pendant l'expédition de Bonaparte par Delile lui-même, qui a occupé jusqu'à sa mort la chaire de la Faculté de médecine de Montpellier, dévolue aujourd'hui à M. Charles Martins; l'herbier de Félix Dunal, mort il y a peu d'années, doyen et professeur de botanique à la Faculté des Sciences; l'herbier de Magnol, celui de Bouchet-Doumeng, de Salzmann, l'herbier dit du *Port-Juvénal*, etc. Telles sont les nombreuses et intéressantes richesses dont pouvaient disposer à Montpellier les visiteurs naturalistes.

Ce qui donne d'ailleurs, mieux que toute explication, la preuve des avantages et du plaisir que ces voyages procurent, c'est que, le 8 juin, dans les allées du Jardin-des-Plantes de Montpellier, deux cents botanistes se trouvaient rassemblés. Nous nous contenterons de citer parmi eux M. de Tchihatchef, connu par ses voyages en Asie Mineure, conseiller d'Etat près l'empereur de Russie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin; M. le comte Jaubert,

vice-président de la Société botanique de France; M. E. Cosson, secrétaire de cette Société; M. J. Gay; M. Chatin, professeur de botanique à l'École de pharmacie de Paris; MM. Germain de Saint-Pierre; Durieux, de Bordeaux; Duby, de Genève; Timbal; Lagrave, de Toulouse, etc., etc.

Sans nous attacher à donner le programme rigoureux des différentes excursions faites à cette occasion par nos botanistes, nous dirons qu'un jour a été consacré à des herborisations dans le bois de Grammont, d'une part, et d'autre part dans le bois de La Vallette; un autre jour à l'escalade du pic de Saint-Loup; un autre à l'inspection botanique de la plage de Cette et de Saint-Guilhem-du-Désert; et qu'une dernière excursion a eu lieu autour de la vieille et poétique Maguelonne, flot aujourd'hui désert, et qui fut le berceau de Montpellier.

Il ne sera pas hors de propos de faire connaître ici brièvement par quel côté les environs de Montpellier, considérés comme région botanique, offrent un intérêt tout spécial, qui a déterminé à choisir cette ville comme le lieu de réunion pour la session de 1857.

La flore de Montpellier est, en France, une des plus intéressantes par la variété et le nombre des espèces qu'elle renferme. Linné a dit du bois de Grammont, voisin de Montpellier et où il avait herborisé : *locus mirabili plantarum varietate jucundus*. La flore de Montpellier présente au botaniste du Nord des arbres qu'il n'a jamais vus que chétifs dans quelques jardins; tels sont le *Celtis australis* (micocoulier), l'olivier; les haies lui montrent le grenadier en fleurs, le *Palinurus aculeatus*, avec des rameaux épineux chargés de petites fleurs d'un jaune d'or. On voit dans les jardins, en pleine terre et atteignant de grandes dimensions, le *Laurus nobilis* (laurier-sauce), le *Salisburia adiantifolia* (conifère à feuilles persistantes et à limbe étalé et bilobé), le *Melia azedarach*. Les garrigues

(on nomme ainsi, dans le Midi de la France, les collines arides et pierreuses du pays) présentent, mêlées aux blanches corolles du *Cistus monspeliensis*, les grappes purpurines du glayeur (*Gladiolus communis*) et les larges touffes d'une joncée à fleurs bleues, l'*Aphyllanthes monspeliensis*, que l'on prendrait d'abord pour une variété de lin.

Montpellier offre d'ailleurs un immense avantage pour les études botaniques. La disposition du pays a pour effet de produire une grande variété d'espèces végétales; on peut recueillir, en trois journées d'herborisation, les types les plus différents appartenant aux zones de végétation les plus diverses. Situé dans la région propre aux oliviers, mais dans un point où la chaleur est tempérée par le voisinage de la mer, Montpellier n'est qu'à une lieue et demie de la Méditerranée, c'est-à-dire des étangs salés disposés le long du littoral. A quatre lieues du côté du Nord, s'élève le majestueux pic Saint-Loup, qui forme les premières rampes des Cévennes et atteint à une hauteur de 600 mètres. En se dirigeant de la mer vers les montagnes des Cévennes, le botaniste voit donc se déployer sous ses pas la végétation la plus variée.

Le cordon littoral et les étangs salés, souvent utilisés par l'industrie, présentent une végétation maritime remplie d'intérêt, et voici, en peu de mots, la liste des espèces les plus remarquables qu'on y rencontre, en les rapportant aux familles naturelles dont elles font partie :

Graminées : *Lagurus ovatus*, *lagurus cylindricus*, *polypogon maritimus*, *polypogon monspeliensis*, *kœleria villosa*, *festuca maritima*, *glyceria festucoïdes*.

Cypéracées : *Cyperus longus*, *cyperus schœnoïdes*, *carex extensa*.

Joncées : *Juncus acutus*.

Naiadées : *Ruppia maritima*, *posidonia oceanica*.

Salsolacées. — *Salicornia herbacea*, *chenopodina maritima*, *obione portulacoïdes*, *camphorosma monspeliensis*.

Plombaginées : *Statice echioïdes*, *statice caspia*.

Frankéniacées : *Frankenia lœvis*, *frankenia pulverulenta*.
Linées. — *Linum narbonense*, *linum maritimum*, *linum campanulatum*, *linum salsoloïdes*.

Crucifères : *Cakile maritima*, *malcolmia littorea*.

Les prairies et les garrigues, au milieu desquelles Montpellier est assis, nous offrent, comme familles prédominantes, les :

Composées : *Conyza ambigua*, *andryala sinuata*, *catananche cœrulea*, *anacyclus radiatus*, *centaurea pullata*, *galactites tomentosa*, *urospermum dalechampii*.

Légumineuses : *Trifolium cherleri*, *trifolium angustifolium*, *trifolium purpureum*, *trifolium stellatum*, *medicago orbicularis*, *dorycinium suffruticosum*, *astragalus monspessulanus*, *arthrolobium scorpioïdes*.

Rhamnées et Térébinthacées : *Cneorum tricoccon*, *paliurus aculeatus*, *coriaria myrtifolia*.

Géraniacées : *Erodium ciconium*, *erodium malacoïdes*, *erodium romanum*.

Cistinées : *Cistus monspeliensis*, *cistus albidus*, *cistus crispus*, *cistus ledon*, *cistus laurifolius*, *helianthemum hirtum*, *helianthemum glutinosum*, *helianthemum juniperinum*, *helianthemum penicillatum*, et toutes les hybrides, car les cistées s'hybrident très-aisément.

Parmi les plantes que nous venons de signaler, on aura remarqué plusieurs espèces qui portent le nom de Montpellier. Nous aurions pu facilement grossir cette liste. Tous les botanistes connaissent, ou désirent connaître, le *Crucianella monspeliaca*, le *Cynanchum monspeliacum*, le *Polygala monspeliaca*, le *Ranunculus monspeliensis*, le *Trigonella monspeliaca*, l'*Acer monspessulanum*, l'*Allium monspessulanum*, le *Coris monspeliensis*, etc., etc.

Les prairies de Montpellier reposent en général sur des sables très-modernes, qui appartiennent à la partie supérieure de l'époque pliocène ; mais quand on s'avance vers le nord, on arrive sur les couches redressées du terrain oxfordien, qui s'échelonnent sur les murailles presque à

pic du mont Saint-Loup, et la végétation change bientôt. Le botaniste, redoublant d'ardeur pour vaincre les obstacles qu'opposent à sa marche des rochers presque inaccessibles, admire, entre les fentes de ces rochers, les larges corolles de l'*Erodium petraeum* ; sur leur sommet, il cueille l'*Hieracium stelligerum*, qui n'est connu en France qu'au pic Saint-Loup et à Saint-Guilhem-le-Désert. Autour du pic, on trouve encore le *Lilium flavum*, le *Pæonia peregrina* (renonculacée), le *Lactuca perennis* ; sur les ruines qui le surmontent, on peut arracher les touffes de l'*Alyssum spinosum*. Disons enfin qu'à Saint-Guilhem-le-Désert, c'est-à-dire dans les montagnes des Capouladoux, sur la rive gauche de l'Hérault, on trouve la même végétation, et en particulier le magnifique *Campanula speciosa* à corolles bleues.

Voilà ce qu'étaient venus chercher les botanistes à Montpellier, et nous n'avons pas besoin de dire avec quel zèle et quelle ardeur la savante caravane a su tirer parti des richesses étalées sous ses yeux. Nous pouvons ajouter, pour achever le tableau, que, pendant son excursion dans la ville de Cette, la Société botanique a pu admirer le beau musée de M. Doumet, maire de Cette, député de l'Hérault, et neveu du célèbre naturaliste Adanson. Ce musée renferme de nombreuses collections d'insectes, coléoptères et lépidoptères, des coquilles, surtout des marines, quelques antiquités, l'herbier d'Adanson, etc. Il occupe deux grandes galeries. Dans le jardin, on a vu une magnifique collection de *cactus* et des *crassulacées* assez rares.

Nous n'avons pu donner qu'une incomplète esquisse de cette intéressante excursion de nos naturalistes dans une des provinces du Midi. Elle suffira, néanmoins, pour faire comprendre l'objet et le but de ces nobles assemblées de personnes vouées au culte des sciences, et unies par ces doux liens qui naissent d'une confraternité de sentiments

et d'études. La société actuelle ouvre aux sciences un avenir immense, et nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme un signe des temps nouveaux, comme une révélation d'événements prochains, ces imposantes agapes dans lesquelles une tribu de savants recrute, compte et prépare les ressources dont elle peut disposer pour l'avancement de son œuvre.

3

Audubon et les *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique.*

A côté de la science constituée et titrée, qui règne dans les écoles et gouverne dans les académies, à côté de la science officielle et reconnue, il en existe une autre, plus modeste, quoique fort méritante, sans autorité, mais non sans raison d'être, et avec laquelle il est bon de faire connaissance de temps à autre. Les moments que l'on passe avec elle ne peuvent être des moments perdus. Il est certain d'abord qu'entre tous les savants, ceux qui ne font point profession de l'être sont les plus agréables à fréquenter. Pour entrer en commerce avec eux, il n'y a point à subir de conditions rebutantes; point de formules inconnues hérissant leurs approches, comme ces chevaux de frise qui couronnent de leurs ongles de fer les murs d'un château-fort; point de mots de passe à chercher dans l'étude d'une technologie pédante et arbitrairement forgée; point de théories éblouissantes à traverser, nimbes orgueilleux dont la science, même la plus sincère, aime trop souvent à entourer son front. Pour se diriger dans leurs recherches, ils ont peut-être des théories, mais ils nous en font grâce, et c'est directement et de plain-pied qu'ils nous introduisent au cœur des vérités qu'ils ont su découvrir. Les services qu'ils peuvent nous rendre ne sont pas d'ailleurs à négliger. Exempts de parti pris sur aucun des systèmes

qui divisent les autres savants, ils ne s'inquiètent que de bien observer les faits et de les constater avec une religieuse exactitude. Ils aiment à promener leurs explorations et leurs rêveries à travers les contrées incultes de l'imprévu, et quelquefois rencontrant, au détour de l'un de ces chemins ignorés, ce grand inventeur qui s'appelle le hasard, ils arrivent, à son aide, aux plus intéressantes trouvailles. Avec cette manière de travailler, si l'on n'élève pas toujours un monument scientifique, on apporte du moins de précieux matériaux à ceux qui se préparent à le construire.

L'auteur des *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique*, Audubon, appartient à la classe de ces savants que nous venons de caractériser. Plus littérateur, on peut même dire plus poète que savant dans la forme, il est surtout amant passionné de la nature, et particulièrement de la nature de son pays.

Cet amour, qui l'a saisi tout enfant, lui a révélé sa vocation, qu'il a héroïquement suivie pendant des années d'un labeur sans relâche, persuadé, comme il le dit lui-même, qu'il accomplissait une mission reçue de Dieu. Sa conviction absolue sur ce point, exaltant encore son enthousiasme, donné à toutes ses peintures une couleur religieuse, et le soutient dans des efforts et de douloureux sacrifices, payés, il est vrai, de pures et vives jouissances.

Audubon n'a point recherché les applaudissements de la foule; il a travaillé loin des yeux du public. A peine connu en Europe, il est à peu près aussi complètement ignoré en Amérique; ingratitude qui, pour être fréquente, n'en est pas moins déplorable. Mais le naturaliste américain ne se borne pas à honorer son pays, il l'aime avec passion, on pourrait même dire avec exclusion, dans son présent, dans son passé, dans son avenir. Par une sorte de contradiction qu'explique néanmoins fort bien son double instinct de savant et de poète, il salue la civilisation qui

arrive, sans rien perdre de son admiration pour la barbarie qui s'en va. L'une, avec les merveilles de son persévérant labeur et de ses gigantesques industries, l'autre, avec ses aspects sauvages et toutes les richesses de sa luxuriante nature, charment et captivent également son esprit. S'il parle avec un noble orgueil de ces immenses étendues de terres défrichées sur lesquelles des villes, bâties d'hier, sont déjà florissantes, la disparition des forêts séculaires et l'anéantissement des races qu'elles abritaient lui arrachent les mêmes cris de douleur que laissent échapper les peuplades exterminées, ces infortunées *peaux rouges*, que la cognée de la civilisation chasse incessamment devant elle.

Audubon est naturaliste, mais le genre de ses travaux s'éloigne, sous bien des rapports, de celui des naturalistes ordinaires. Il ne s'est point consacré d'une manière spéciale à l'étude de l'une des branches du règne organique. La tâche qu'il s'est imposée, et pour laquelle il dispose du pinceau et de la plume, c'est de réaliser des représentations fidèles de la nature, inanimée ou vivante indistinctement. Tout est pour lui matière à description dans le pays si fécond qu'il explore; il faut même ajouter que toute matière lui réussit, car aux facultés d'une âme profondément contemplative, il joint le mérite positif d'un observateur sagace et expérimenté. Aussi, quelle prodigieuse variété de scènes et de tableaux il nous décrit sur place, à travers ses savantes pérégrinations, dont Dieu lui-même, il le croit du moins, a pris soin de lui tracer la marche! Ici, des pêcheurs ou des pionniers à l'ouvrage; là, les derniers moments d'un pirate; ailleurs, les angoisses et les souffrances de l'homme perdu dans les hautes herbes des prairies; plus loin, une forêt entière qui flambe, et tous les cris de rappel avec le lugubre désordre de la fuite précipitée des malheureux que talonne l'incendie attisé par le vent. Un certain nombre de scènes décrites par Audubon rappellent les pages les plus émouvantes de Walter Scott

et de Cooper, et pourtant, chez lui, l'émotion n'est pas le but, mais un accompagnement naturel de ses tableaux. Dramatiste et même romancier par accident, le savant, l'observateur exact de la nature, se retrouve toujours au fond de ses descriptions.

Son élégant traducteur, M. Eugène Bazin, a caractérisé en trois mots Audubon : « Il a vu, il sait, il sent. » C'est là, en effet, tout le secret et le mérite original du naturaliste américain. Pouvant, comme tant d'autres, demander aux livres une science de deuxième ou de troisième main, il a préféré puiser la vérité à sa source même, c'est-à-dire dans l'observation directe et personnelle.

Bien que les recherches d'Audubon, aventureuses et affranchies de tout plan systématique, se portent à peu près sur tout sans acception d'objets, il est pourtant une branche du règne animal auquel il fait volontiers la plus large part, et qui paraît exercer sur lui une attraction toute particulière, ce sont les oiseaux, population si nombreuse et si merveilleusement variée dans les forêts des Etats-Unis. S'il fallait assigner un titre à notre savant d'après sa préoccupation dominante, il faudrait donc le placer parmi les ornithologistes. Mais par le choix de l'idée qui le dirige, comme par sa manière de procéder, il diffère autant que possible des naturalistes appartenant à cette catégorie. Ce n'est point le squelette pour le squelette qu'il étudie dans les oiseaux. Le genre de leur vol, le caractère de leur chant, leurs mouvements, leurs appétits, leurs habitations, leur industrie, leurs mœurs, leurs migrations, leurs amours, en un mot leur physiologie, voilà ce qui l'attache et ce qu'il nous décrit avec un détail et un intérêt saisissant. De leur anatomie, qu'il connaît mieux que personne, il nous dit tout juste ce qui est nécessaire pour faire comprendre leur vie; il n'a ni le goût ni le besoin de les disséquer devant nous : les empailler, de temps en temps, à la bonne heure!

Grâce à sa profonde connaissance de la physiologie des oiseaux, et à son merveilleux talent d'en exprimer avec bonheur les moindres traits, Audubon a pu donner de l'*oiseau mouche à gorge de rubis* une description comparable, pour le charme et l'éclat du style, à celle de Buffon, mais plus vivante et plus vraie. En général, Audubon peint la nature et ne sait pas la flatter. S'il parle, par exemple, de l'*aigle à tête blanche*, improprement nommé *aigle chauve*, il dit très-crûment son fait à ce déprédateur féroce, dont la figure pourtant est blasonnée sur l'étendard des États-Unis, et il appuie sa sentence de l'opinion d'un homme célèbre dont on lira ici avec intérêt un fragment très-curieux.

Après avoir terminé l'histoire de son aigle à tête blanche, et exprimé sa douleur de voir qu'on l'ait pris pour servir à son pays d'emblème national, Audubon ajoute :

« L'opinion de notre grand Franklin coïncide si parfaitement avec la mienne, que je ne puis mieux faire que de vous la présenter ici.

« Pour ma part, dit-il dans une de ses lettres, je voudrais que l'aigle chauve n'eût pas été choisi comme le représentant de notre patrie. C'est un oiseau d'un naturel bas et méchant; il ne sait pas gagner honnêtement sa vie; voyez-le, perché sur quelque arbre mort, d'où, trop paresseux pour pêcher pour son propre compte, il regarde travailler l'orfraie. Quand cet oiseau est enfin parvenu à prendre un poisson qu'il va porter à sa famille, le vaurien s'élançait et le lui ravit. Avec toute sa rapine, il n'en est pas plus heureux; car, de même que les gens qui vivent de ruses et de filouteries, il est généralement pauvre et souvent très-misérable. En outre, ce n'est jamais qu'un lâche coquin. Le petit roitelet, qui n'est pas si gros qu'un moineau, l'attaque résolûment et le chasse de son canton. Ainsi, à aucun titre, ce n'est un emblème convenable pour nos braves et honnêtes Cincinnati, eux qui ont chassé toute espèce de roitelets de leur pays. Qu'on le donne plutôt pour patron à cet ordre de chevaliers que les Français appellent *chevaliers d'industrie!* »

Franklin craignait-il l'influence politique que devait

exercer un pareil emblème sur les mœurs publiques de son pays? Avait-il prévu, par exemple, le système des annexions, c'est-à-dire le mode par lequel les Américains de l'Union s'emparent aujourd'hui des terres défrichées par les Espagnols?

Les deux volumes publiés par M. Bazin ne contiennent qu'un extrait de l'œuvre d'Audubon¹. Nous n'en faisons un reproche ni à son traducteur ni à son éditeur; il fallait d'abord présenter au public français un nom scientifique des plus dignes d'être connu. L'ouvrage complet, composé de cinq gros volumes de texte et illustré par quatre cents planches, coûte de trois à quatre mille francs. Ce n'est pas même aux États-Unis qu'a paru ce grand ouvrage; il a été publié à Londres. Les savants et les artistes de la libérale Angleterre ont usurpé, sur l'indifférence des États-Unis, la gloire de faire les frais immenses exigés pour l'impression d'une œuvre que Cuvier a déclarée « le plus beau monument que la science ait encore élevé à la nature. »

1. *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique*, ouvrage traduit d'Audubon par Eugène Bazin, avec préface et notes du traducteur, 2 vol. in-8; Paris, 1857.